



HAL
open science

Extension de la question de "l'ordre social" aux interactions hommes/animaux - une approche ethnométhodologique

Chloé Mondémé

► **To cite this version:**

Chloé Mondémé. Extension de la question de "l'ordre social" aux interactions hommes/animaux - une approche ethnométhodologique. *L'Année Sociologique*, 2016, 66 (2), 10.3917/anso.162.0319 . halshs-01439168

HAL Id: halshs-01439168

<https://shs.hal.science/halshs-01439168>

Submitted on 17 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

<TITRE> EXTENSION DE LA QUESTION DE « L'ORDRE SOCIAL » AUX INTERACTIONS HOMMES/ANIMAUX. UNE APPROCHE ETHNOMETHODOLOGIQUE¹

<AUTEUR> Chloé MONDEME

<RESUME EN FRANÇAIS> RESUME. – L'approche ethnométhodologique et conversationnaliste réalise un décentrement du regard sociologique qui, en spécifiant la notion « d'ordre social », autorise de manière inédite la prise en compte des interactions entre hommes et animaux dans la description sociologique. Dans le même temps, cette approche propose des outils analytiques et méthodologiques originaux qui donnent une prise pour la description empirique des interactions interspécifiques. C'est à la fois à la présentation des principaux enjeux de la pensée ethnométhodologique qui éclairent la question des interactions hommes/animaux, et à la discussion de certains de ces travaux empiriques, que le présent article se consacre.

<MOTS-CLES EN FRANÇAIS> MOTS CLES. – Interactions homme/animal ; ordre social ; ethnométhodologie ; Social Studies of Science

<RESUME EN ANGLAIS> ABSTRACT – The ethnomethodological and conversationalist program realizes a shift in the sociological field by respecifying the notion of « social order ». We argue that this acception is particularly relevant to account for human/animal interactions. At the same time, this program proposes new methodological and analytical tools that enable detailed empirical descriptions of interspecies interactions. The aim of this article is twofold and couples a theoretical presentation of the main lines of the ethnomethodological thought with a discussion of some empirical works on human/animal interaction.

<MOTS-CLES EN ANGLAIS> KEYWORDS. – Human/animal interactions ; social order ; ethnomethodology ; Social Studies of Science

<TEXTE>

<IT1> Introduction

En élaborant un programme théorique alternatif à la « sociologie formelle » (Wieder, Garfinkel, 1992), l'ethnométhologie envisage les interactions comme des moments ordonnés et doués de propriétés structurelles, et se concentre sur les mécanismes interactionnels plutôt que sur les individus ou sur les structures *per se*. L'objectif du présent article est de montrer qu'une des conséquences du déplacement ainsi opéré est qu'elle ouvre la possibilité d'envisager la relation homme/animal de manière inédite dans le champ sociologique, au moyen d'une conception élargie de la notion « d'ordre social » (Rawls, 2009). Il ne s'agira pas ici de rappeler de manière générique les présupposés de ce programme, mais simplement de revenir sur les aspects de celui-ci qui sont de nature à éclairer de manière nouvelle les interactions interspécifiques, et leur traitement analytique. Il nous semble alors que cette prise en compte opère réflexivement une modification de *ce que peut* la sociologie.

En effet, à partir du moment où l'analyse sociologique s'attache à la manière dont l'ordre social s'accomplit *sui generis*, l'intérêt se porte naturellement sur les mécanismes qui le fondent, le construisent et le perpétuent, ou éventuellement le rompent, plutôt que sur les institutions ou sur les divers agents impliqués. En tous cas, ce n'est qu'en deuxième instance

¹ Cet article a été rédigé dans le cadre du programme ANR « LICORNES » (ANR-12-CULT-0002).

qu'une requalification de ceux-ci peut éventuellement être proposée. Il nous semble que ce déplacement produit des effets analytiques inédits, et autorise sans mal à penser les relations sociales interspécifiques. Une focale sur l'ordre de l'interaction, comme le dirait Goffman – ou encore sur le « caractère ordonné de l'interaction », en des termes plus proprement garfinkeliens² – permet de faire abstraction d'une réflexion sur les propriétés ontologiques constitutives des participants impliqués, et donc, de traiter sans obstacle épistémologique majeur les moments qui unissent hommes et animaux dans des pratiques ordinaires et quotidiennes. Nous aimerions montrer que ce programme développe une posture théorique qui permet en ce sens de faire l'économie de nombreuses questions potentiellement aporétiques pourtant intuitivement convoquées quand il est question de l'animal : questions métaphysiques ou ontologiques quant au statut du « non-humain » par exemple, ou encore questions qui relèvent d'interrogations sur les compétences cognitives et sociales des animaux, traitées comparativement à celles de l'humain (pense-t-il, raisonne-t-il, etc.).

Pour se présenter comme une perspective alternative à l'analyse sociale traditionnelle, l'ethnométhodologie n'en renie pas moins l'héritage qu'elle doit à Durkheim, à Parsons, ou encore à la tradition phénoménologique. Au premier, Garfinkel emprunte son aphorisme bien connu, qu'il propose de réinterpréter en considérant les « faits sociaux » durkheimiens non plus comme des « choses », mais comme autant de « phénomènes d'ordre » qui se manifestent empiriquement dans l'action :

Les faits sociaux, les « choses » de Durkheim, sont des phénomènes d'ordre. Des exemples en sont les files d'attente, les ondes du trafic sur l'autoroute, l'orientation à l'aide des étoiles dans la navigation micronésienne, l'usage des cartes schématiques pour trouver son chemin. [...]. Produits de façon concertée par des cohortes de population, ces phénomènes d'ordre sont intelligibles, reconnaissables et reconnus. (Garfinkel, 2001, p. 440).

Du second, il retient l'intérêt capital à accorder aux éléments normatifs dans l'action, et à la contrainte morale (Watson, 2001, p. 18). De manière générale, l'ethnométhodologie se présente comme une relecture de la phénoménologie schützienne, dont elle propose par certains aspects une retraduction empirique³. Elle constitue en outre un des *phylum* principaux de l'approche interactionniste, comme en témoignent les liens tenus qu'elle entretient avec la sociologie goffmanienne qui lui est contemporaine. Il y a toutefois une opposition qui se dessine entre les approches interactionnistes classiques et l'ethnométhodologie, dans la conception qu'elles ont du rôle que joue justement *l'interaction* dans le lien entre individu et structure sociale. Anne W. Rawls (1989) notamment, dans un article sur les conceptions goffmanienne, sacksienne et garfinkelienne de la notion « d'ordre social » met en lumière ces différences fondamentales entre les deux approches. Rejetant l'idée que l'ordre interactionnel serait une émanation des structures et des institutions, elle défend l'idée que le langage et l'action ont une organisation séquentielle autonome (et qu'on retrouve d'ailleurs dans l'interaction sociale entre animaux, voir *infra*), qui se déploie de manière ordonnée, et qui n'est pas dérivée des contraintes institutionnelles (Rawls, 1989, p. 166). C'est ce qu'elle appelle l'ordre « *sui generis* » de l'interaction (Rawls, 2002). On a là la substance du

² Ou encore portant sur « les ordres constitutifs » de la pratique selon les termes de Rawls (2009).

³ Pour une enquête plus approfondie sur les liens (et les écarts) entre l'approche ethnométhodologique et la phénoménologie, voir notamment Anderson, Hughes, Sharrock (1985) ; Cefaï et Depraz (2001) ; ou encore Pharo (1993). Les travaux de Lawrence Wieder évoqués plus loin dans cet article sont un bon exemple de la manière dont la pensée ethnométhodologique s'adosse à une épistémologie husserlienne et schützienne.

programme ethnométhodologique, qu'on peut alors déployer comme suit⁴ : (a) les activités sociales sont *ordonnées* ; (b) ce caractère ordonné est *public* ; (c) sa production est donc *intelligible* et *observable* par les autres participants ainsi que, naturellement, par l'analyste ; (d) aussi, l'ordre social ainsi conçu est-il *descriptible*.

À la lumière de ces quelques éléments, en quoi l'approche ethnométhodologique peut-elle alors se révéler pertinente quand il s'agit de rendre compte des interactions et des relations entre hommes et animaux ? Il nous semble que considérer l'interaction du point de vue de ses mécanismes internes et de la manière dont elle déploie séquentiellement des actions ordonnées peut apporter à cette question un éclairage assez fructueux et inédit. Ce geste a au moins deux conséquences :

- il permet de prendre en compte différents types d'agents, et n'opère pas de distinction de fait entre les statuts ontologiques des participants puisqu'il se focalise sur l'action et non sur l'individu ;
- il permet de situer la cognition dans l'action et dans son caractère ordonné, plutôt que dans la tête des participants.

Cela a pour effet d'intégrer les actions de non-humains animaux dans la description sociologique, sans rendre la question de leurs capacités cognitives nécessaire ou même pertinente. Nous aimerions dans cette introduction brièvement développer chacun de ces points, car il nous semble que ceux-ci sont significativement originaux dans le champ sociologique, et qu'ils développent un regard inédit sur la relation homme/animal autant que sur sa description en termes d'action pratique.

<IT2> « *L'ordre social sui generis* » et les *grammaires de l'interaction*

Essayons de tirer toutes les conséquences de ces points pour le sujet qui nous concerne. Le programme ethnométhodologique conçoit les actions comme des phénomènes ordonnés. Cet ordonnancement se déploie temporellement, et c'est ce déploiement dynamique et séquentiel qui donne du sens aux actions. Autrement dit, les actions et les paroles n'ont pas de sens intrinsèque, mais c'est leur inscription dans des séquences qui leur attribue une signification contextuellement dépendante. D'un point de vue analytique, c'est donc logiquement l'analyse séquentielle (ou l'analyse de la façon dont l'action est produite de manière ordonnée) qui est convoquée. Elle permet de mettre au jour les effets d'attente, prospectifs et rétrospectifs, les relations de dépendance et de co-pertinence qui se jouent. Dans une des formes d'activité sociale ordinaire qu'est la conversation, cet ordonnancement prend la forme de l'enchaînement des « tours de parole » :

La séquentialité se déploie de façon complexe, à la fois prospective et rétrospective ; d'une part chaque tour exerce sur le ou les tours suivants une contrainte normative et une action structurante, prospectivement ; d'autre part chaque tour exhibe des relations avec les tours précédents en manifestant rétrospectivement la façon dont ils sont traités, interprétés, compris [...]. Cette façon de traiter la séquentialité a de nombreuses conséquences : elle permet par exemple de montrer que *la compréhension dans la conversation est une affaire publique et intersubjective*, le second locuteur rendant reconnaissable, par la façon dont il produit un enchaînement au tour précédent, sa façon de

⁴ Nous reprenons ici, en les synthétisant, les propositions que Lynch (1993) élabore pour qualifier le programme ethnométhodologique.

comprendre le tour du premier locuteur. (Gulich, Mondada, 2001, p. 211).

Mais les effets (prospectifs et rétrospectifs) qui structurent la conversation sont également visibles de manière extensive dans les actions – même si évidemment la délimitation apparemment claire d'un « tour de parole » l'est bien moins pour ce qui est des gestes et des actions, lesquels s'accomplissent de manière dynamique et continue. On retrouve ici une des pierres de touche de l'épistémologie pragmatiste : les actions ne prennent sens que dans les agencements grammaticaux dans lesquels elles s'insèrent. C'est une idée qui est déjà présente dans la théorie du signe de Peirce (1978), et que Mead reprend pour conceptualiser le *sens*, comme un processus s'établissant dans les différentes phases de l'acte social⁵. Autrement dit l'analyse séquentielle montre de quelle manière les actions d'autrui constituent à leur tour des « raisons d'agir » pour d'autres actions (Lemieux, 2009, p. 112)⁶. Evidemment les effets d'attente sont porteurs d'une lourde charge normative, et leur rupture éventuelle est marquée : « les pertinences séquentielles, dès lors, se trouvent être des pertinences morales » (Rawls, 1989, p. 165)⁷.

Pour l'objet qui nous concerne, une telle démarche pose donc des questions pratiques très concrètes : les interactions interspécifiques sont-elles en ce sens ordonnées ? Exhibent-elles des effets d'attente ? Sont-ils comblés ? Que se passe-t-il quand ils ne le sont pas ? Y a-t-il rupture ? Est-elle, et si oui comment, rendue visible ? Bref, comment s'incarne la moralité dans l'interaction de face-à-face entre hommes et animaux ?

Comme nous le mentionnions auparavant, dans tous les cas, la démarche ethnométhodologique consiste à éviter l'essentialisation des phénomènes (tels que « la morale », ou « l'identité » par exemple), et donc à s'intéresser à leur dimension procédurale⁸. La cognition ne fait pas exception. Contrairement à l'usage qu'une telle notion recouvre en éthologie, celle-ci n'est pas traitée, dans un tel programme, comme un phénomène isolable et définissable *a priori*, mais comme s'incarnant dans des activités et étant rendue visible dans et par l'action.

<IT2> Envisager les phénomènes cognitifs comme des activités. Impertinence de la question « l'animal a-t-il un esprit ? »

Ce second point découle naturellement du premier : s'il est possible d'attribuer

⁵ Dans un passage sur la « conversation de gestes », Mead (2006) dit : « Dans tout acte social, un ajustement s'accomplit, au moyen des gestes, entre les actions des différents organismes. Les mouvements gestuels du premier organisme agissent comme des stimuli spécifiques qui provoquent les réponses appropriées socialement du deuxième organisme. » (Mead, 2006, p. 106). On retrouve ici une explication behavioriste du processus social, dont l'homme ne se distingue, selon Mead, que grâce au « processus de symbolisation » que permettent d'accomplir notamment les « gestes vocaux » (Mead, 2006, p. 106).

⁶ Voir également : « En se saisissant de certaines discontinuités physiques et comportementales qui les entourent, comme des raisons d'agir et de juger, les humains les *grammaticalisent* : ils les font entrer dans un *enchaînement* d'actions et de raisons, et cet enchaînement obéit à des règles partagées ou au contraire, il les contredit – bref, il a nécessairement une *signification*. » (Lemieux, 2009, p. 95).

⁷ Sur la question morale envisagée sous l'angle de la normativité pratique, voir Mondada et Pekarek Doehler (2000) : « Chaque tour de parole, en effet, projette sur le tour successif des attentes normatives et exhibe en même temps une compréhension à toutes fins pratiques du tour précédent » (Mondada, Pekarek Doehler, 2000, p. 52).

⁸ C'est le sens de la distinction que Garfinkel reprend à la scolastique médiévale entre « quiddité » et « haecceité » : si la première rend compte de manière essentielle des propriétés universelles des pratiques et des choses, la seconde se concentre sur leur caractère situé, « *just this, just here, just now* » glose Garfinkel (Garfinkel, 2002, p. 99).

intelligibilité et signification à ce qui se joue dans certaines interactions entre hommes et chiens, en s'attachant au raisonnement ethnométhodologique et conversationnaliste selon lequel « la notion de signification est construite par la pertinence séquentielle » (Rawls, 1989, p. 160), alors il n'est plus nécessaire – et peut-être pas souhaitable – d'en proposer une interprétation en termes d'intentions ou de motifs ou encore de convoquer la « théorie de l'esprit » pour rendre compte de la compréhension intersubjective.

Or l'attitude anti-cognitiviste, héritée par bien des aspects du behaviorisme social de Mead, est à la fois un prérequis et une conséquence de nombreux programmes en ethnométhodologie et en analyse conversationnelle. C'est en tous cas ce que propose explicitement Lynch (2006) qui suggère, dans une optique post-wittgensteinienne, d'envisager les activités cognitives comme des pratiques plutôt que comme des capacités rendues possibles par un substrat mental. Cette « règle praxéologique » (Coulter, 1991) a des implications intéressantes sur la question de l'esprit animal. Elle suppose de considérer d'une part, que les activités cognitives s'incarnent dans les activités et non dans l'individu, et d'autre part, qu'une des manières appropriées de rendre visibles ces activités passe par une observation de l'interaction ordinaire, et non par la réalisation de protocoles expérimentaux visant à isoler leurs composants. C'est pourtant cette dernière option qui est généralement choisie dans le paradigme éthologique, quand il est question de s'intéresser aux compétences socio-cognitives des animaux.

Ce n'est donc pas « la cognition » comme phénomène essentiel qui intéresse les ethnométhodologues, mais la manière dont le raisonnement, l'intelligibilité, ou la compréhension mutuelle (qu'on a *de facto* coutume de traiter comme des « activités cognitives ») s'incarnent dans la pratique et s'accomplissent conjointement de manière ordonnée. C'est le sens du mouvement même de « respécification » proposé par Garfinkel, qui consiste à s'attacher à toujours produire un savoir en présence de l'objet⁹.

<IT1> 1. L'entreprise de « respécification » ethnométhodologique et ce qu'elle rend visible des relations homme/animal

Comme nous venons de le voir, la manière de poser la question de l'ordre social en de tels termes a rendu possible une interrogation non essentialiste d'une part, mais aussi dans une certaine mesure non rationaliste (c'est-à-dire partiellement débarrassée des postulats d'une philosophie du sujet, comme peuvent l'être les sociologies continentales), sur la nature des interactions qui unissent hommes et animaux, quotidiennement et ordinairement. Mais plus que ce que ce cadre permet en puissance, nous aimerions nous pencher sur ce qu'il a permis de mettre au jour et d'appréhender empiriquement, en revenant sur les quelques études, dans ce champ, spécifiquement consacrées aux interactions entre hommes et animaux.

Peut-être faut-il préalablement noter que cette thématique, dans le paradigme ethnométhodologique et conversationnaliste, est assez rare, et d'émergence assez nouvelle. Sans se risquer à une généalogie du problème, mentionnons simplement que les plus récents de ces travaux (Goode, 2007 ; Laurier, Maze, Lundin, 2006) arrivent à un moment où se sont déjà posés clairement les problèmes de descriptibilité d'interactions dites asymétriques (Goodwin, 2000). Les enjeux épistémologiques, méthodologiques, mais aussi moraux posés par de tels corpus (aphasie, patients atteints d'Alzheimer, etc.) mettent au jour à la fois de nouvelles manières de penser l'interaction (collaborativement) et de nouvelles manières d'en rendre compte analytiquement, notamment avec la systématisation du recours aux

⁹ C'est la fameuse « haecceité » garfinkelienne mentionnée précédemment – formule dans laquelle on retrouve les accents phénoménologiques irrigant le programme ethnométhodologique.

transcriptions multimodales, c'est-à-dire des transcriptions fines qui incluent les annotations gestuelles, visuelles et corporelles des participants, et ce afin de dépasser le logocentrisme pourtant éminemment inscrit dans la pratique même de la transcription. Des mécanismes interactionnels, à la fois plus fins et plus généraux (sur le rôle des regards notamment, ou des gestes de main) sont mis en évidence et cette attention à de nouveaux objets trace la voie d'une réflexion plus générale sur la socialité. Il revient surtout à l'analyse conversationnelle d'avoir systématisé ces procédés, que nous évoquerons plus en détail dans la seconde partie.

Dans les années 1980, avec l'essor des *Science Studies*, quelques rares travaux d'inspiration ethnométhodologique s'étaient déjà intéressés aux interactions avec les animaux. À cette époque, paraissent deux articles qui font figure d'originalité totale dans le champ : un article de Lawrence Wieder publié dans *Language and Social Interaction* et, plus tard, un article de Michael Lynch qui paraît dans la revue *Social Studies of Science*. Tous deux ont pour point commun d'aborder la question animale par deux biais bien spécifiques : celui, thématique, de l'animal de laboratoire et conséquemment, celui, théorique des *Science Studies*. C'est le sociologue des sciences qui regarde comment s'effectuent les interactions, en laboratoire, entre techniciens laborantins et les sujets d'expérimentation que sont les animaux.

<IT2> 1.1 le regard des Science Studies d'inspiration ethnométhodologique sur l'animal de laboratoire

En 1980 paraît un article de Lawrence Wieder, ethnométhodologue et disciple de Garfinkel, tout à fait inédit dans le champ sociologique. Wieder s'intéresse aux interactions qui unissent les chimpanzés et les « *chimpers* », c'est-à-dire les primatologues ou techniciens laborantins accoutumés à interagir quotidiennement avec ces singes, et dont le travail consiste à mener des expérimentations sur leur cognition et leur comportement. D'emblée, il constate que les « *chimpers* » sont constamment sujets à une tension entre une conception behavioriste induite par leur position scientifique et méthodologique d'une part, et les connaissances ordinaires et routinières qu'ils ont des singes d'autre part, et qui font de ces derniers des êtres compréhensibles *a minima*, lisibles, prévisibles, bref des intersubjectivités de plein droit. De là, naît un paradoxe difficile à résoudre pour les chercheurs behavioristes engagés dans de telles interactions. C'est ce paradoxe, qui se manifeste chez les acteurs sous la forme d'une tension, qui intéresse spécifiquement Wieder :

Ils sont obligés de décrire leurs partenaires chimpanzés comme étant dénués de conscience, et de construire des expérimentation qui soient rapportables sans avoir besoin de se référer aux animaux comme sujets, tout en vivant pourtant avec ces mêmes animaux et en les concevant comme tels (des compagnons sujets) ; et paradoxalement ils comptent sur cette relation de sujet-à-sujet avec eux pour conduire des expériences qui soient rapportables en termes behavioristes. (Wieder, 1980, p. 77).

Wieder fait de nombreuses objections à ce qu'il appelle « l'ontologie méthodologisante du behaviorisme opérationnaliste » (*methodogenic ontology of behavioristic operationalism*). Tout d'abord, étant réductionniste par nature, le « behaviorisme opérationnaliste », présente l'inconvénient pour celui qui y adhère d'isoler spatio-temporellement les phénomènes et de les vider de leur sens ; et dès lors, de considérer les animaux soumis à l'expérimentation comme des corps automatisés plutôt que comme des sujets incarnés. Le « behaviorisme opérationnaliste », ajoute-t-il, est

paradigmatiquement incapable d'investiguer la sphère de l'interaction sociale qui tient au fait d'observer et d'être observé, d'agir pour

quelqu'un ou d'être le témoin des actions de quelqu'un, de parler ou d'écouter. (Wieder, 1980, p. 77).

En s'intéressant à des corps et à leurs mouvements, et rien de plus, on s'intéresse à des phénomènes spatio-temporels isolés de leur contexte d'exécution, on les vide de leur contenu signifiant, et on passe à côté de la strate d'intersubjectivité qui recouvre pourtant toute interaction sociale.

Au contraire de cette démarche, il oppose ce qu'il appelle « les sciences du monde vécu » (*sciences of the lifeworld*), formule qui intègre selon lui tout à la fois les approches phénoménologiques de Husserl, de Merleau-Ponty, de Schütz et Gurwitsch, mais aussi la biologie de Strauss et Von Uexküll, l'ethnométhodologie de Garfinkel, la dramaturgie de Goffman, l'analyse conversationnelle de Sacks. Ces dernières, selon lui, évitent l'écueil du behaviorisme en donnant sens et signification aux actions et aux comportements sociaux, en les intégrant dans leur contextes d'apparition et en « n'oblitérant pas le phénomène au nom de la science » (Wieder, 1980, p. 77). Il cite notamment les exemples de Kendon (1967 ; 1972) ou de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) qui selon lui parviennent à produire une analyse systématique du visible, tout en préservant les propriétés de l'action qui sont orientées vers le monde vécu. En effet, une grande part du travail du « *chimper* » consiste à lire les comportements du chimpanzé (ses gestes, ses mouvements, ses regards, ses modifications physiologiques infimes) au point que ceux-ci lui soient intelligibles. Ainsi du hérissément du poil du singe, qui manifestera la peur et la colère. Mais ce n'est pas qu'une connaissance du répertoire éthologique qui se manifeste ici, c'est la possibilité même d'identifier des formes signifiantes et d'en faire un support interactionnel. En un regard, et en vertu d'une connaissance fondée sur la pratique et l'expérience, le « *chimper* » parvient à reconstituer du sens. Dans ces cas, dit Wieder, il fait l'expérience de l'intersubjectivité :

Là nous rencontrons des créatures compagnes, non des corps automatisés dans l'ici et maintenant, mais des sujets incarnés qui s'orientent vers notre propre subjectivité et vers la subjectivité d'autrui. (Wieder, 1980, p. 101).

Finalement, à travers les mouvements du corps et les regards du chimpanzé, une strate en fait assez complexe de sens se trouve « apprésentée », au sens husserlien du terme. Reprenant les termes de Schütz, Wieder affirme qu'un « *environnement communicationnel commun* est établi à travers cette compréhension mutuelle. Dans cet environnement, *les sujets sont des appuis les uns des autres pour leur activité mentale* » (Wieder, 1980, p. 97). [Nous soulignons les termes empruntés à Schütz (1932, p. 315)]. C'est l'activité d'expérimentation elle-même qui se voit alors ré-envisagée.

Wieder en dit moins sur l'animal de laboratoire, ou sur les chimpanzés en général, que sur la manière de rendre compte des relations qui nous unissent aux animaux que nous côtoyons. D'une certaine manière, il dépasse la dichotomie entre l'attitude behavioriste postulée par l'expérimentation et la conception phénoménologique de l'Autre comme sujet en montrant que la seconde est en fait indispensable à l'existence et à la réalisation de la première.

Quelques années plus tard, Lynch (1988) va poursuivre le cheminement amorcé par Wieder, en menant une enquête ethnographique dans un laboratoire de neurosciences cette fois-ci, dans lequel des rats sont « sacrificiellement » mis à mort, pour les besoins de l'expérimentation. Il y montre notamment comment le corps de l'animal, jusque-là bel et bien vivant, est transformé en objet scientifique et comment ce qu'il appelle « l'animal naturaliste » (*naturalistic animal*) devient un « animal analytique » (*analytical animal*) dans et par le processus même de mise à mort. Ce « sacrifice », puisque c'est ainsi que l'acte est nommé par les neuroscientifiques qui l'accomplissent, qui consiste à introduire une substance toxique (radioactive par exemple) dans l'organisme du rat pour observer son comportement

neuronal, opère donc dans le même temps une transformation du corps de l'animal en « données » scientifiques¹⁰. Mais plutôt que d'y voir deux stades distincts, Lynch montre que pour avoir lieu et être concluante, l'opération présuppose justement chez l'animal des propriétés « naturalistes et holistiques », comme la réactivité, la possibilité d'interaction, etc., de sorte que « l'animal naturaliste offre les conditions pour accomplir sa contre-partie analytique » (Lynch, 1988, p. 280). On retrouve ici une remarque assez proche de celle de Wieder : les conclusions scientifiques sur la physiologie et la biologie de l'animal ne sont disponibles que parce que celui-ci est préalablement conçu comme un être vivant, avec lequel on interagit par ailleurs, et non uniquement comme le générateur de « données » qu'il finit par être *in fine*.

À la différence de l'article de Wieder qui s'inspirait de l'attitude phénoménologique, cet article de Lynch déploie une épistémologie plutôt constructiviste, clairement inscrite dans les *Science Studies* de l'époque. L'animal y est un exemple d'objet qui est à la fois appréhendé dans des pratiques ordinaires de sens commun, et comme un matériau scientifique. En ce sens, l'article n'est pas à proprement parler un article d'ethnométhodologie. Mais le raisonnement ethnométhodologique point, à de nombreux endroits, notamment dans ce qui est dit de l'animal « naturaliste », et en particulier des types d'interactions qui ont lieu « sur un mode naturaliste » comme il les appelle. Ces dernières, dont l'exemple emblématique s'incarne dans les interactions quotidiennes et ordinaires entre les animaux domestiques et leurs propriétaires, sont dites « riches », constituées de « phénomènes de réciprocité », de « compréhension empathique », d'« attachements émotionnels » (Lynch, 1988, p. 268). On retrouve donc cette idée que dans l'ordinarité du contact quotidien, se forment des pratiques, des savoirs mutuels, des modalités d'agir en commun qui attribuent aux individus au contact les uns des autres des « compétences de membre » (Garfinkel, 1967). En caractérisant ainsi les relations ordinaires et quotidiennes des animaux et des humains, Lynch s'inscrit donc dans le sillon de Wieder, et trace une voie que poursuivra par la suite Eileen Crist (1999) dans ses travaux : celle qui consiste à opposer le monde signifiant de l'expérience vécue au monde objectivant de la démarche scientifique.

Crist (1999) revient justement sur les disciplines faisant du comportement animal un objet scientifique, et en particulier sur la naissance de l'éthologie. D'après elle, l'épistémologie de l'éthologie nouvelle se distingue de celle des premiers naturalistes (Fabre, Peckham) par son adhésion aux principes de la psychologie behavioriste. Pour faire de l'étude du comportement animal une science rigoureuse, les éthologues sont contraints d'adopter un vocabulaire technique :

La conséquence inexorable de l'application de ce vocabulaire technique était l'objectivation épistémologique de l'animal, et inexorablement, le portrait mécanomorphe fait de lui. (Crist, 1999, p. 89).

Une part importante du travail de Crist consiste en ces analyses sur la distinction entre vocabulaire ordinaire et vocabulaire technique pour décrire les actions animales. L'usage du second, montre-t-elle, contribue à instituer les animaux en objets d'études plutôt qu'en êtres agissant et rationnels :

Le langage ordinaire de l'action est le langage quotidien des affaires humaines, tandis que le langage technique introduit une terminologie spécifique. Ces media linguistiques mènent à des voies très différentes pour comprendre la vie animale.

Le langage ordinaire de l'action, poursuit-elle,
justement parce qu'il est rattaché aux actions humaines et aux

¹⁰ Il décrit ce processus comme le fait de « tuer un animal de manière à le transformer en données » (Lynch, 1988, p. 274). Ailleurs on lit, « le rat de laboratoire est transformé, à travers une série d'actions méthodiques et mécanisées, en un objet culturel, en 'données' » (Lynch, 1988, p. 272).

raisonnements ordinaires, dépeint l'animal comme un *sujet agissant*. [...]. Le langage technique, en revanche, conduit à une conceptualisation de l'animal comme *objet naturel*. (Crist, 1999, p. 2).

Envisager les animaux comme des sujets sensibles, s'orientant intersubjectivement vers autrui, a donc plusieurs conséquences épistémologiques et théoriques, mais en a aussi une d'ordre méthodologique : cela rend possible de penser l'animal comme un interactant de plein droit. Assez significativement, les travaux suivants consacrés à la question, d'obédience plus nettement ethnométhodologique, se centrent justement sur celui qui est le plus proche de nous en termes de pratiques ordinaires et routinières : le chien domestique.

<IT2> 1.2. *Pratiques ordinaires et quotidiennes : le chien domestique*

Si elles s'appuient sur des exemples ethnographiques, les études que nous mentionnions précédemment ne produisent pas d'analyses détaillées comme le feront quelques dizaines d'années plus tard d'autres travaux, plus fermement ancrés dans le champ ethnométhodologique, comme ceux de Laurier, Maze et Lundin (2006), ou de David Goode (2007). Le premier article porte sur la coordination entre chiens domestiques et maîtres, dans l'activité de marche lors de promenades urbaines. Le second ouvrage est entièrement consacré à la description de séquences de jeu entre l'auteur et sa chienne, Katie. Dans ces deux études, l'activité de marche et l'activité de jeu sont traitées comme des accomplissements situés, conjointement produits par le participant humain et par le chien.

Laurier, Maze et Lundin (2006) s'intéressent à l'activité de promenade qui unit les chiens et leurs maîtres. Ils décrivent les échanges de regards, les postures, les agencements corporels qui contribuent à créer une indexicalité commune :

Nous faisons de l'activité de promenade un accomplissement pratique du propriétaire comme du chien, qui manifeste méthodiquement des intentions, et qui produit des objets sociaux. (Laurier, Maze, Lundin, 2006, p. 2).

Méthodologiquement, les auteurs procèdent à une observation des couples chiens/maîtres lors de leurs promenades quotidiennes dans un parc suédois, avec une technique de captation qu'ils décrivent comme « non intrusive » et « naturaliste », et qu'ils assimilent aux méthodes des documentaristes animaliers. Les auteurs sont très clairs sur le fait que le but de ce dispositif (*i.e.* recueillir des données naturelles en contexte non-expérimental) n'est en aucun cas de prétendre à une plus grande objectivité :

Notre désir n'était pas d'obtenir des données objectives et non 'biaisées', comme si nous n'étions pas là, et comme si nous ne nous étions pas engagés dans cette recherche avec diverses options, notamment celle qui considère les animaux comme sujets sociaux. Notre méthodologie, bien qu'observationnelle et ancrée dans l'analyse attentive des enregistrements vidéos, était aussi indubitablement participative, au sens où nous avions des connaissances préalables des chiens et des promenades canines. (Laurier, Maze, Lundin, 2006, p. 6).

L'objectif est double : observer une activité qui a déjà fait l'objet d'une description approfondie en termes sociologiques – « l'art de marcher » (Ryave, Schenkein, 1974)¹¹ ; et rendre compte de la manière dont la coordination est pratiquement assurée. Celle-ci s'appuie sur des contacts visuels, en particulier, les regards que le chien adresse à son maître « par dessus l'épaule », et par des focalisations d'attention des participants vers leur partenaire. L'intelligibilité de la situation est maintenue par ces procédures, autant qu'elle est créée

¹¹ Voir également Gilbert (2003).

autour de l'artefact « chemin », qui constitue typiquement ce que Garfinkel a identifié comme un « objet orienté » (Garfinkel, 2002). La promenade entre chiens et maîtres est donc traitée comme la manifestation en actes d'un engagement interspécifique conjoint.

Les auteurs rappellent le principe de la machinerie des tours tel qu'énoncé séminalement par Sacks, Schegloff et Jefferson (1974), associé au principe pragmatiste selon lequel le sens d'une action découle de son usage public. Sur cette base, ils montrent que les chiens inscrivent leurs actions dans des séquences identifiables, et qu'ils initient des actions (de jeu par exemple). Allant encore plus loin, et s'attachant cette fois-ci à un autre morceau de l'appareil conceptuel conversationnaliste – l'analyse catégorielle –, les auteurs observent que les chiens accomplissent publiquement leur appartenance à la catégorie des « résidents urbains », en apprenant à avoir des comportements conformes aux attentes normatives dans les parcs :

Ils apprennent à habiter la ville, à vivre comme des résidents qui connaissent les manières appropriées de marcher dans les parcs, contrairement aux chiens de ferme, aux chiens de combat, aux chiens de chasse [...]. Le chien doit apprendre à devenir un chien urbain. (Laurier, Maze, Lundin, 2006, p. 17).

Au delà de ces apports empiriques, la démarche des auteurs est aussi informée par la volonté de prendre position dans le débat sur la question de « l'esprit animal ». Tout comme chez Goode (voir *infra*), la question strictement cognitive de « l'esprit » est évacuée au profit d'une focale sur l'action pratique, qui rend manifeste le caractère collaboratif et ordonné des conduites :

Pouvoir avoir accès à l'expérience 'interne' d'autrui n'est pas nécessaire pour pouvoir coordonner une interaction avec lui. Ceux qui ont suivi les recherches de Sacks sur la conversation et l'esprit mettent en suspens l'idée que les individus se comprennent les uns les autres. En revanche, il y a des preuves démontrables que les individus ont des compétences procédurales pour conduire des actions conjointes. (Laurier, Maze, Lundin, 2006, p. 5).

Dès lors, les auteurs envisagent de traiter la cognition canine non plus en référence à ce que les éthologues nous ont appris de leur comportement et de leur cognition en contexte *intraspécifique*, mais comme quelque chose s'accomplissant dans et par l'action entre différents participants ; et de ce point de vue, les interactions ordinaires et routinières entre chiens et maîtres sont de bons objets d'étude. Parallèlement, ils rejettent un cognitivisme mentaliste, arguant que :

L'esprit ne se trouvera pas en regardant « dans leur crâne », mais plutôt en observant les savoirs pratiques des animaux « dans la nature » (*in the wildness*) ou où que ce soit, là où ils vivent. (Laurier, Maze, Lundin, 2006, p. 4).

Ce fort postulat « naturaliste » (s'incarnant dans l'idée d'étudier l'animal « *in the wildness* »), pourrait toutefois se voir nuancé, en formulant une double réserve. La première tient à la tendance répandue, dans les études ethnométhodologiques, à la focalisation sur un ennemi cognitiviste auquel on fait assumer des principes mentalistes forts – or tous les cognitivistes n'adoptent pas unanimement l'héritage cartésien considérant que l'esprit se cantonne à maintenir son siège dans le cerveau. L'autre réserve conduit à s'interroger sur l'utilité ici d'invoquer une « *wildness* » qui ne fait que postuler une nature originelle de l'animal – future urbaine – *versus* une corruption qui serait produite par le laboratoire ; et qui reconduit une caricaturale opposition entre naturel et artificiel¹². Il reste néanmoins que de procéder avec des

¹² Pour cette question des données dites « biaisées » *versus* « naturelles », et sa manière de la traiter dans le champ ethnométhodologique, voir notamment le débat opposant Susan Speer (2002) à Michael Lynch (2002) dans la revue *Discourse Studies*.

données ordinaires saisies dans un tel environnement permet de conserver la richesse et la complexité écologique de l'activité.

L'étude exhaustive de Goode (2007) se présente sous la forme d'un ouvrage *Playing with my dog Katie, an Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, assorti d'un DVD des enregistrements vidéo ayant servi de supports aux analyses. Antérieur sur le plan de la conception et de la rédaction aux travaux de Laurier, Maze et Lundin (2006), mais paru peu de temps après, cet ouvrage se présente également comme une illustration typique de la démarche ethnométhodologique appliquée aux interactions hybrides. Dans les commentaires qu'il fait en préface à l'ouvrage, Lynch décrit ainsi les caractéristiques de la posture adoptée :

Par « ethnométhodologique » j'entends une étude approfondie de la production, moment par moment, d'actions organisées, intelligibles et concertées – actions qui sont à la base des scènes récurrentes qui constituent la vie ordinaire en société. (Lynch, 2007, p. xiv).

Pour fonder sa démarche, Goode rappelle la 'définition' que Garfinkel proposait du programme ethnométhodologique, en reprenant à nouveaux frais la formulation Durkheimienne : « la réalité objective des faits sociaux est le phénomène fondamental de la sociologie » (Garfinkel, 2002), et voit justement dans ses séquences de jeu avec sa chienne, un exemple possible de ce qu'est un « fait social » :

En sélectionnant une chose aussi ordinaire et aussi facilement disponible que le jeu avec son chien de compagnie, nous avons affaire à un ordre social donné dans son immédiateté, comme le sont la plupart des conduites ordinaires de la vie quotidienne. En tant que conduite ordinaire, elle est naturellement accomplie et perçue par les joueurs comme ordonnée, sans référence à quoi que ce soit d'extrinsèque. Ceux qui jouent à un jeu n'ont pas besoin d'avoir de connaissances au-delà de sa réalisation immédiate. (Goode, 2007, p. 188).

On retrouve dans cette dernière phrase une idée présente dans l'aphorisme 83 des *Investigations Philosophiques* de Wittgenstein, quand il compare le langage à un jeu dans lequel « *we make up the rules as we go along* »¹³ (Wittgenstein, 2004, p. 73). Il en va ainsi de certaines formes de jeu interspécifique : les règles se créent à mesure que le jeu s'exécute, si bien que même sans « règle du jeu » préalablement établie contractuellement, les participants arrivent à s'engager dans des actions ordonnées, reconnaissables et intelligibles pour les uns et les autres. Les séquences de jeu, en tant qu'événements ordinaires et quotidiens, manifestent alors « l'ordre naturellement visible (*the naturally accountable orderliness*) » (Garfinkel, 2002) des faits sociaux. Goode rappelle l'intérêt initial de l'ethnométhodologie pour ce que Garfinkel avait décrit comme le « problème de l'atelier », visant à métaphoriser la manière dont le 'travail' de production des faits sociaux est accompli localement et de façon concertée. Justement, dans ces moments de jeu, il affirme que Katie et lui « font équipe, en produisant de manière concertée l'événement du jeu » (Goode, 2007, p. 192). Autrement dit, ils incarnent, dans leur action, ce qu'est *jouer ensemble avec une balle* :

Nous « habitons » le genre de choses qu'une personne, un chien et une balle peuvent faire ensemble. Nous « incarnons » les détails de ce faire. Dans le même temps, jouer avec son chien de compagnie est, bien sûr, un objet complètement social, un fait social. Ce n'est pas juste une histoire de dynamique des corps et des objets. (Goode, 2007, p. 192).

En raison du caractère pour le moins original des données (à la fois interspécifiques et réalisées dans le cadre d'une auto-ethnographie avec sa propre chienne), Goode se livre par

¹³ En anglais dans le texte allemand. Traduction proposée par l'édition de 2004 « nous fabriquons les règles en cours de route ».

ailleurs à de nombreux commentaires réflexifs sur les options méthodologiques qu'il a prises. Il précise tout d'abord n'avoir eu aucune connaissance de la littérature existante sur les interactions homme-animal avant d'entreprendre ses enregistrements – aucune connaissance autre que celles, routinières et quotidiennes, qu'il avait par ailleurs dans sa vie domestique – si bien que ses données ont été enregistrées sans aucun pré-requis théorique. Un DVD, joint à l'ouvrage, permet de rendre visibles à tous les captures d'écran et certaines vidéos. Si ces vidéos donnent ponctuellement lieu à des descriptions approfondies dans le corps de l'ouvrage, elles ne font toutefois pas l'objet d'un traitement systématique et réellement détaillé. Mais cette 'absence' est justifiée entre les lignes, car on lit une forme de méfiance vis-à-vis de la description (par définition linguistique) qui, pour reprendre ses termes, « langag-ifie les choses en question » (Goode, 2007, p. 193) et qui aurait pour conséquence de désincarner les phénomènes somatiques qui s'accomplissent *in vivo* (Goode, 2007, p. 194). On comprend alors le choix qui a été fait de ne pas procéder à une transcription de ces séquences. C'est une option inverse qui est prise par l'ensemble des perspectives conversationnalistes sur lesquelles nous allons à présent nous pencher.

On voit ici, dans ces derniers travaux ethnométhodologiques, le décentrement qui est fait par rapport aux premiers travaux de Wieder et de Lynch, plus nettement constructivistes, mais également de sensibilité plus phénoménologique. Avec ces derniers travaux, en revanche, on pourrait dire qu'un glissement pragmatique s'opère¹⁴ : peu importe finalement que les participants aient une connaissance mutuelle de leur expérience vécue, l'essentiel étant qu'ils puissent agir ensemble, de manière conjointe et coordonnée.

<IT1> 2. Quelques perspectives conversationnalistes : l'animal « participant »

L'analyse conversationnelle, bien qu'héritée de l'ethnométhodologie dès son origine, s'en est progressivement distinguée sur bien des aspects, en particulier méthodologiques. Nous entendons revenir sur une série de travaux directement issus de ce champ, et pour lesquels la prise en compte de l'animal dans l'interaction a aussi contribué à porter un regard nouveau sur les outils analytiques propres à la discipline.

Mentionnons, en guise de préambule, que si l'analyse conversationnelle semble, par le nom qu'elle porte, une discipline linguistique, elle se réclame pourtant largement de la sociologie et se revendique comme « une discipline de l'action sociale » (Bonu, 1992). En effet, dans le projet *princeps* de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974), il s'agissait d'observer la manière dont l'ordre social se déployait, à travers des pratiques ordinaires et routinières, dont *l'une d'elle* était la conversation. Cette pratique sociale, plus que les autres, présentait l'avantage de pouvoir être relativement facile d'accès, enregistrable, et réécoutable. Comme Sacks le mentionne lui-même :

J'ai commencé à m'amuser avec des conversations enregistrées, pour la simple raison qu'elles présentaient l'avantage de pouvoir être rejouées, que je pouvais les recopier quelque part et les étudier extensivement. [...]. Ce n'était pas par intérêt pour le langage en particulier. (Sacks, 1984, p. 26).

Pour comprendre l'importance du questionnement strictement sociologique en Analyse Conversationnelle, il faut donc avoir en tête qu'originellement, la transcription des tours de parole est née d'une nécessité pratique plus que d'un intérêt pour le matériau langagier.

¹⁴ Ce qui n'est pas tellement étonnant en regard de la manière dont entend s'exécuter le programme ethnométhodologique : proposer des respécification de l'ensemble des faits sociaux et des objets du monde social conduit nécessairement à en observer leurs usages pratiques (voir sur ce point en particulier, et sur les relations qu'entretiennent les traditions pragmatistes et ethnométhodologiques, Emirbayer et Maynard, 2010).

L'unique problème de l'AC est la question de savoir comment font les acteurs d'une interaction sociale pour rendre leurs actions reconnaissables et intelligibles aux autres participants. L'attention portée aux conversations ordinaires ne se motivait donc qu'en tant qu'elles étaient des phénomènes sociaux exemplaires des formes d'organisation de l'action conjointe, et que par ailleurs elles autorisaient une réécoute à volonté. Toutefois, au cours des quarante dernières années, la discipline s'est développée dans des voies parfois assez distinctes, avec des branches plus nettement attachées à une tradition logocentrique et d'autres envisageant, à mesure que les outils technologiques le permettaient (avec émergence de la vidéo notamment) d'autres aspects de l'ordre social relevant de phénomènes plus incarnés et non strictement linguistiques. C'est autour de cette partition, pourtant insatisfaisante par son artificialité, que nous proposons de poursuivre le cheminement.

<IT2> 2.1 *L'animal dans la conversation*

Précisons d'emblée que ce que nous entendons par « animal dans la conversation » ne signifie pas que l'animal est un thème de discussion, au sein d'une conversation entre humains. Les travaux dont il sera question dans cette partie envisagent des interactions qui mettent en présence des humains et des animaux et au cours desquelles des situations d'interlocution plus ou moins directes ont lieu à l'endroit des animaux.

Une fois encore, assez peu de travaux dans le champ conversationnaliste se sont intéressés à la thématique des interactions avec les animaux, à l'exception, à notre connaissance, des travaux de Bergmann (1988), Tannen (2004), Roberts (2004) et Mac Martin *et al.* (2014). Les études de Bergmann (1988) et de Tannen (2004) sont spécifiquement consacrées à l'observation d'interactions entre animaux domestiques et propriétaires dans le cadre familial. Les enquêtes de Roberts (2004) et de Mac Martin ont été menées dans des contextes professionnels, en l'occurrence en cabinet vétérinaire. Dans tous les cas, il est question d'interactions entre humains, durant lesquelles un animal est coprésent – et peut être l'objet de l'interlocution. Le questionnement de ces chercheurs est assez similaire dans sa formulation : dans quelle mesure l'animal est-il une ressource interactionnelle ? Autrement dit, comment est-il thématiqué, mobilisé ou constitué comme objet de l'interlocution afin de contribuer à la bonne gestion de l'interaction *entre humains* ?

La perspective qui est celle de Tannen mêle des analyses interactionnelles à des enjeux goffmaniens tels que l'organisation du cadre participatif, ou la gestion de la relation interpersonnelle. L'article de Felicia Roberts (2004), quant à lui, se penche sur le discours adressé à l'animal comme ressource pour gérer et organiser l'interaction en cours, lors de visites en cabinet vétérinaire. L'auteur y décrit en particulier les procédures par lesquelles les humains s'orientent explicitement, corporellement et vocalement vers l'animal (qui peut être un chat, un oiseau, un chien), notamment grâce à l'usage du « *secondary baby talk* »¹⁵. Elle distingue trois différentes modalités de l'adresse : le « parler à » (*speaking to*), « parler pour » (*speaking for*) et « parler à la place de » (*speaking on behalf*), auxquelles elle attribue deux fonctions principales, gérer des moments professionnels délicats et traiter les dilemmes interactionnels plus communs. Elle isole plusieurs types de moments délicats, au cours desquels, en s'adressant à l'animal, le vétérinaire parvient par exemple à évoquer le manque de soins du propriétaire envers son animal sans viser ce dernier explicitement (Roberts, 2004, p. 427), ou à gérer les tensions induites par l'examen clinique (Roberts, 2004, p. 429). Elle ajoute à ces « difficultés interpersonnelles » deux types de « dilemmes interactionnels » pour

¹⁵ Voir sur ce point les perspectives en psycholinguistique, et en particulier celle de Mitchell (2001) qui compare les éléments linguistiques mobilisés par les locuteurs adultes à l'adresse d'un très jeune enfant (« *baby talk* ») ou d'un animal de compagnie (« *secondary baby talk* »).

lesquels l'adresse à l'animal ou 'à la place' de l'animal a pour fonction de gérer l'ouverture et faire débiter l'interaction (Roberts, 2004, p. 436). Dans tous les cas, les occurrences adressées à, ou dites à la place de, l'animal n'ont pas pour fonction de gérer l'activité médicale, mais bien l'activité interactionnelle entre clients et vétérinaires. Cette typologie des différentes fonctions permet d'envisager de manière rigoureuse et relativement systématique la gestion de la parole adressée à l'animal dans ce contexte professionnel. Mais le statut accordé à celui-ci reste une fois de plus secondaire, quasi-artéfactuel, et Roberts reprend d'ailleurs à Goffman la catégorie de « *toy status* » pour le qualifier. Si les animaux sont traités participativement comme « dans le cadre », ils sont néanmoins « hors du cadre en termes de leur capacités à écouter et parler » (Roberts, 2004, p. 442). Roberts nous invite alors à poursuivre l'étude :

De plus amples recherches sur la responsivité des animaux aux sollicitations vocales et non-vocales humaines seraient nécessaires pour faire clairement la différence entre un 'toy status' littéral (des objets qui sont vraiment incapables d'une quelconque action spontanée) et un 'toy status' interactionnel tel que décrit par Goffman (1974/1986). (Roberts, 2004, p. 442).

À la lumière de ces différentes études, force est de constater que le statut de participant (ou encore de membre possédant des compétences sociales) accordé à l'animal domestique, s'il est parfois reconnu dans des déclarations générales et théoriques, est bien moins mis en lumière dans des analyses effectives – alors même qu'il est très souvent présumé et pris pour acquis dans les situations ordinaires de co-présence.

Dans une étude récente, toujours consacrée aux interactions dans le contexte des cliniques vétérinaires, Mac Martin, Coe et Adams (2014) vont approfondir cette question de la prise en charge de l'agentivité animale en s'intéressant de manière originale aux vocalisations produites par l'animal lors de consultations vétérinaires, et sur les effets de celles-ci sur l'interaction en général et sur les tours de parole des participants humains en particulier. Dans ces échanges, les animaux souffrants semblent interactionnellement traités comme participants. Mais une fois encore, les réponses produites par le vétérinaire sont analysées comme une manière de prendre en compte l'anxiété du client (donc du propriétaire de l'animal) si bien que l'on retrouve ici encore l'idée émise par Roberts selon laquelle l'adresse à l'animal fonctionne comme ressource d'apaisement pour les interactions humaines.

Dans l'ensemble de ces perspectives, qui restent, comme nous le disions, très ancrées en linguistique et donc nécessairement très logocentrées dans leurs traitements analytiques, l'animal n'apparaît que comme une *ressource* pour l'interaction. Son statut de participant éventuel est mis au service de la gestion d'une conversation et d'une interaction entre humains. Il en va différemment pour les travaux sur lesquels nous allons à présent nous pencher.

<IT2> 2.2 *L'animal dans l'action*

En effet, un autre « pan », pourrait-on dire, de l'analyse conversationnelle, plus sensible à des questions « d'*embodiment* » (Goodwin, 2000 ; Mondada, 2009 ; 2014) développe une approche plus praxéologique sur la question.

Envisager l'action comme s'organisant séquentiellement a donné naissance à une très riche littérature qui s'intéresse à la façon dont les conduites sociales ordonnées sont incarnées (*embodied*), et à la façon dont les ressources visuelles, gestuelles, corporelles utilisées par les acteurs sont mobilisées à toutes fins pratiques dans l'action. Ces travaux, qui sont majoritairement anglo-saxons, s'intéressent à décrire les phénomènes de coopération et d'ajustement tels qu'ils se déploient dans les sociétés humaines et, de ce fait, s'emparent encore assez peu des interactions interspécifiques.

Notons toutefois que raisonner en termes « d'organisation séquentielle de l'action » n'est pas une démarche réservée aux conversationnalistes puisque c'est un trait qu'on retrouve ça et là dans la littérature éthologique. Ce que nous aimerions toutefois montrer, c'est que bien que le terme de « séquentialité » soit employé dans les deux cas, il ne recouvre pas du tout la même acception, et que cela a de fortes conséquences épistémologiques et théoriques. La différence tient en particulier à ce que les catégories d'action observées par les éthologues sont déterminées en amont de l'expérience (ainsi du « geste de pointage » par exemple)¹⁶ pour être quantitativement mesurées par la suite. Plusieurs conséquences à cela : le geste est isolé de son contexte d'occurrence et les « séquences » gestuelles sont traitées comme des enchaînement rigides, parfois même calibrés en fonction d'une durée précise (Liebal *et al.*, 2004)¹⁷.

Un croisement inédit de ces deux approches, autant qu'un dépassement de celles-ci est effectué par Federico Rossano (2013 ; 2014) qui inscrit ses travaux dans la double filiation de l'analyse conversationnelle – discipline dans laquelle il a été formé – et de la cognition sociale. Son travail est à la fois une prise de distance et une alliance féconde entre ces deux paradigmes. Dans un de ses articles (2013) il se propose d'analyser les interactions mères-enfants chez les bonobos, chasse habituellement gardée de l'éthologie et de la psychologie sociale, en opérant un décentrement sensible dans un sens plus nettement praxéologique. Pour cela, il a recours à l'appareillage analytique mis en place par la tradition conversationnaliste que nous mentionnions juste avant. Il se donne pour objet d'observer en particulier la manière dont les jeunes bonobos sollicitent leur mère pour se faire porter, et la façon dont ils établissent un cadre participatif solide avant de produire cette requête. Rossano montre qu'on observe une organisation de l'action et un *timing* très proches de ceux documentés chez l'humain, mais il ne se contente pas de ces remarques comparatistes. Ces observations sur le *timing*, et sur la manière dont les actions des uns s'inscrivent dans un rapport de pertinence vis-à-vis des actions des autres, sont autant de supports à une révision de l'attitude expérimentale en éthologie – et notamment de la notion de « répertoire gestuel ». En effet, selon Rossano, la logique taxonomique et classificatoire traditionnellement adoptée en éthologie, et présente derrière la notion de « répertoire gestuel », a tendance à mettre l'accent sur les *formes* (formes gestuelles notamment) plutôt que sur les *activités* (ou sur les pratiques qui servent d'appui à ces activités). Selon lui, le problème réside justement dans le fait que la majorité des chercheurs intéressés par la description du comportement animal partent des formes pour en inférer des fonctions. Il propose le mouvement inverse, c'est-à-dire de considérer d'abord et avant tout des activités supposément signifiantes (solliciter sa mère pour être porté, en l'occurrence ici) pour identifier « comment ces activités sont initiées et négociées *via* des comportements communicatifs incarnés » (Rossano, 2013, p. 162). Ce mouvement inversé est particulièrement fécond, d'une part parce qu'il permet de réintroduire le *sens* (au-delà de la fonction) dans l'activité, mais aussi parce que

la question de savoir si une pratique donnée est un geste ou une action physique devient moins centrale ; et à l'inverse la formation et la reconnaissance d'une pratique donnée, telle qu'elle est enactée dans le comportement incarné des primates, passe au premier plan. (Rossano, 2013, p. 162).

¹⁶ Voir les expériences de Tomasello avec les primates (Call et Tomasello, 1994), de Miklosi (2007) avec les chiens.

¹⁷ Dans la littérature éthologique, voilà le type de définition de la séquentialité qu'on peut trouver : « deux gestes sont considérés comme faisant partie d'une même séquence si l'exécutant les accomplit à l'attention du même destinataire, dans un même contexte [*i.e.* se nourrir, jouer, etc.] dans un intervalle de cinq secondes » (Liebal *et al.*, 2004, p. 382).

Il rappelle les grands principes du cadre analytique à partir duquel il s'exprime : l'idée de paire adjacente, de cadre participatif, l'importance accordée à la temporalité. Il analyse notamment plusieurs extraits dans lesquels un jeune bonobo tend le poignet (ou la jambe s'il était suspendu) en direction de sa mère, et montre que ces gestes fonctionnent pragmatiquement comme des invitations, ou des sollicitations, à se faire attraper puis porter par la mère. Il en montre précisément l'agencement séquentiel et interprète les gestes de sollicitation comme des « premières parties de paire », vers lesquelles la mère s'oriente en reconnaissant le mouvement en question comme une requête et en produisant une réponse appropriée. De même, le traitement qu'il réserve à l'analyse temporelle de l'activité lui permet de montrer que, dans bien des cas, des phénomènes de projection de l'action ont lieu et la mère adresse une réponse à son enfant avant même que le geste n'ait été totalement réalisé. Ici encore, l'analyse séquentielle donne du sens aux enchaînements d'actions autrement traitées comme des gestes isolés du répertoire.

Mais il s'interroge aussi sur ce qui se passe quand la mère ne produit pas la réponse 'préférentielle' attendue. Or l'absence de réponse peut être imputée à différentes raisons contingentes (la mère peut être occupée à une autre activité à ce moment là par exemple), donc comment les singes peuvent-ils savoir si le destinataire va répondre ? De même, ce n'est pas parce que le destinataire ne répond pas tout de suite qu'il ne répondra pas du tout. Rossano montre, à l'aide de captures prises à partir de vidéo, comment le jeune singe relance des sollicitations, en variant les gestes adoptés, dans un *timing* très proche des relances qui peuvent être produites dans la conversation ordinaire entre humains (Rossano, 2013, p. 180). En observant que les singes déploient des pratiques ordonnées pour gérer l'absence de réponse, on exhibe la force de l'attente normative qui s'inscrit dans de telles activités, comme dans toute interaction sociale de cette nature.

Le même type de mécanismes interactionnels a pu être mis au jour également dans les interactions entre chiens et humains (Mondémé, 2013 ; 2014). Dans de précédents travaux, j'ai montré comment on pouvait décrire les activités d'éducation canine ou de guidage (entre chiens-guides et personnes non-voyantes) comme des activités ordonnées et intelligibles pour chacun des participants. Quiconque a déjà observé un éducateur canin ou un chien-guide en train de guider un aveugle n'a pas de doute sur le fait que les actions des uns s'inscrivent dans des rapports de pertinence vis-à-vis des actions des autres, et qu'il s'y déploie des phénomènes de compréhension mutuelle nécessaire à la bonne exécution de l'action. La question devient donc : comment font-ils pour s'accorder mutuellement ? Sur quelles ressources partagées s'appuient-ils, alors même que leur *Umwelt* et leur monde perceptif diffèrent nettement ? Une première forme de réponse à cette question est proposée par l'ethnométhodologie : nul n'est besoin de partager absolument des propriétés perceptives pour pouvoir produire une action conjointe¹⁸. La seconde passe par un travail approfondi de description empirique qui en est encore à ses balbutiements. Car une fois de plus, si la littérature éthologique s'intéresse aux répertoires d'action propres à une espèce, peu de travaux s'intéressent à l'interaction interspécifique en tant qu'elle exhibe des formes d'ordre social, dans une perspective qui serait proprement sociologique.

Dans ces travaux, je me suis notamment intéressée aux ressources corporelles, tactiles, et visuelles qui étaient en jeu dans les interactions hommes/chiens. Cela passe par exemple par la description de la façon dont le regard du chien fonctionne comme signe d'adresse et produit une prise de parole chez l'éducateur canin, ou par l'observation de la manière dont la

¹⁸ Comme l'affirme Goode : « On ne peut pas prétendre que les chiens entendent, voient, sentent et ressentent comme les humains. Pourtant ces remarques ne remettent pas en question le fait que les gens et les chiens puissent, à toutes fins pratiques, produire coopérativement une action » (2007, p. 202).

corporéité du chien, dans son dynamisme, est mise au service d'une compréhension mutuelle lors de franchissement d'obstacles sur la chaussée. Dans tous les cas, il est intéressant de constater que l'animal s'oriente tout à la fois vers un cadre participatif, et vers les attentes normatives que ce cadre configure¹⁹. Cela suppose bien sûr méthodologiquement d'attribuer aux actions du chien le même statut analytique qu'aux actions des participants humains. En plus d'être éclairante pour la question de l'agentivité animale, la prise en compte du chien dans le dispositif permet de donner un sens aux actions de l'ensemble des participants – qui peineraient à être intelligibles sinon.

Par la diversité et la précision des outils d'observation qu'il met en place, le paradigme conversationnaliste autorise à proposer une qualification du chien comme *participant* qui est plus spécifique et plus nette que celle « d'acteur » assez fréquemment rencontrée. En observant finement les ressources mobilisées, elle permet surtout d'en spécifier la nature, en montrant notamment quel type de participant il est.

<IT1> 3. Conclusion. Que nous apprend l'ethnométhodologie de l'idée d'une socialité interspécifique ?

Comme nous venons de le montrer, l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle s'intéressent à l'action pratique située, et conçoivent l'ordre social comme un accomplissement incarné. Ce type d'approche rend non-pertinente toute spéculation abstraite sur les capacités cognitives et sociales des acteurs engagés, *a fortiori* si celles-ci doivent s'adosser à des propriétés ontologiques spécifiques. En somme, une telle approche rend possible une conception du social qui excède les frontières de l'humain, sans obstacle épistémologique majeur. Mais comme pour toutes théories du social, pensées pour rendre compte des conduites humaines, les interactions hybrides entre hommes et animaux présentent des défis analytiques et théoriques. Le plus important peut-être, qu'ait à affronter l'ethnométhodologie, tient à la qualification de « membre » pour désigner l'animal. On peut concevoir à l'animal un rôle déterminant dans une interaction sans pour autant lui conférer une place dans l'organisation sociale d'une société. Quel « membre » est-il alors ? C'est cet angle mort de la théorie ethnométhodologique que nous aimerions examiner en guise de conclusion, ce qui nous permettra en dernière instance de qualifier le type de socialité interspécifique sur lequel un tel programme s'adosse.

<IT2> « Membre » ou « participant », comment qualifier l'animal dans l'interaction interspécifique ?

Bien que rarement circonscrite et définie, la notion de « membre » est fondamentale dans l'épistémè garfinkelienne, et renvoie, dans son acception la plus stricte, à la maîtrise du langage naturel (Sacks et Garfinkel, 1970). De ce point de vue, l'idée qu'on puisse attribuer le statut de « membre » à un chien pourrait paraître totalement aberrant. En outre, tous les animaux, quelles que soient les espèces et quels que soient les individus, ne peuvent pas prétendre à cette qualification. On est membre, au sens pratique du terme, au sein d'une communauté²⁰ dans laquelle on agit de manière appropriée. C'est rien de moins que ce que disent Laurier, Maze et Lundin (2006) quand ils montrent que les chiens urbains déploient des

¹⁹ Nous avons montré notamment comment le chien pouvait être amené à produire des relances dans la séquence évaluative quand les félicitations habituelles tardaient à arriver.

²⁰ On retrouve d'ailleurs ça-et-là chez Garfinkel le terme de « *collectivity member* ». Notons qu'il reprend le syntagme directement à Parsons, tel qu'élaboré dans *The Social System*.

savoir-faire pratiques (*know-how*) pour se comporter adéquatement dans les parcs. En ce sens, le membre se définit en fonction de ses *compétences* (Ten Have, 2002, p. 8) dans une communauté donnée, laquelle assigne éventuellement des attentes normatives à ses actions. Au-delà du propositionnalisme, la question n'est donc pas tant de savoir *si* les animaux sont des membres, que *de quoi* ils le sont. Configurer des cadres participatifs, agir en réponse adéquate aux actions projetées, initier à son tour des actions vers lesquelles d'autres participants peuvent s'orienter, voilà différentes manières d'exhiber des compétences de membre. C'est en observant empiriquement comment l'ensemble de ces compétences est mis en œuvre qu'émerge la notion de « participant ». Celle-ci porte en elle une moins lourde charge théorique, mais en tant que catégorie analytique, il faut être précautionneux sur le fait qu'elle construit l'objet qu'elle veut montrer. Aussi accorder (méthodologiquement) un statut de participant à un animal, c'est s'attendre à trouver qu'il en ait un. Il n'en reste pas moins que prendre la peine d'intégrer les actions de l'animal dans le flux dynamique des actions humaines contribue à donner du sens à celles-ci et éclaire la manière dont les relations interspécifiques se construisent, moment-par-moment.

<IT2> *Une socialité fondée sur l'ajustement mutuel*

L'ethnométhodologie s'intéresse à la manière dont les participants se rendent reconnaissable le sens qu'ils donnent à l'action qu'ils sont en train de mener. Mais la formule « le sens qu'ils donnent à l'action » n'est pas à comprendre de manière psychologisante, c'est un sens *pratique*. Aussi, observer une action interspécifique s'accomplir c'est en quelque sorte faire le constat d'une compréhension mutuelle qui se déploie : si les participants parviennent à agir ensemble, c'est que les actions des uns sont pertinemment interprétées comme le support d'une action en retour, qui sera elle-même éventuellement interprétée comme support d'une autre action signifiante. Poussons les choses au-delà de cette apparente circularité. Cette théorie du social, qui considère les formes d'actions réciproques comme unités d'analyse minimales, doit beaucoup à la sociologie simmelienne²¹. La co-orientation des participants et leur engagement dans un régime d'action qui se déploie séquentiellement rend donc visible la manière dont se joue la socialité (Garfinkel, 2007 ; Conein, 2005 ; Gilbert, 1992). Dès lors, la séquentialité est tout à la fois ce qui préside à, et ce qui résulte de, l'orientation mutuelle des participants – mais c'est aussi, dans le même temps, le phénomène qui permet de rendre cette dernière observable analytiquement (Sacks, 1992). Car une fois dit cela, c'est à la description empirique du caractère ordonné de ces actions qu'il faut s'atteler, et pour cette tâche l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle offrent des outils analytiques inédits et précis. Autrement dit, s'intéresser au caractère ordonné des actions n'est qu'un réquisit épistémologique, pas une fin en soi. Si on veut décrire la manière dont l'ordre social s'accomplit, il faut alors se pencher sur la quotidienneté ou l'ordinarité des actions, et les décrire empiriquement. De ce point de vue, rien ne distingue vraiment les interactions inter-humaines des interactions interspécifiques. On y retrouve des phénomènes d'ajustement identiques, des déploiements séquentiels projetables et bien huilés, qui manifestent de façon évidente des formes de raisonnement pratique collectif (Mondémé, 2013, pour une illustration de ces points dans les interactions homme/chien).

²¹ En mettant l'accent sur les microphénomènes comme étant fondamentaux, et perméables à la description sociologique, Simmel pose les problèmes auxquels répondront l'interactionnisme de la microsociologie et l'ethnométhodologie : « la difficulté d'établir scientifiquement ces formes sociales peu voyantes est aussi ce qui les rend infiniment importantes pour une compréhension plus approfondie de la société » (Simmel, 1999 [1908], p. 55).

L'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle offrent des outils de descriptibilité extrêmement précis qui rendent possible une analyse des modalités pratiques de l'ajustement interspécifique. En observant ces ajustements mutuels (dans les activités ordinaires de jeu ou de promenade, mais aussi d'éducation et d'aide), on voit comment se crée une intelligibilité partagée qui dépasse la question des compétences cognitives des animaux. En cela, ces programmes se rapprochent du projet meadien d'étudier « la communication comme dimension essentielle de l'ordre social » (Mead, 2006, p. 95).

<SIGNATURE>

CHLOE MONDEME

GEMASS. Université Paris 4 Sorbonne

chloe.mondeme@gmail.com

<BIBLIOGRAPHIE> RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Allen C., 2011, « Animal consciousness », in Zalta E. N., (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, [en ligne] <http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/consciousness-animal/>; consulté le 29 septembre 2015.
- Anderson R. J., Hughes J. A., Sharrock W., 1985, « The relationship between ethnomethodology and phenomenology », *Journal of the British Society for Phenomenology*, 16, pp. 221-235.
- Arluke A., Sanders C., 1996, *Regarding Animals. Animals, Culture, and Society*, Philadelphia, Temple University Press.
- Bergmann J. R., 1988, « Haustiere als kommunikative Ressourcen », in Soeffner H.-G. (ed.), *Kultur und Alltag* (Sonderband 6 der Zeitschrift "Soziale Welt"), Göttingen, Schwarz, pp. 299-312.
- Bonu B., 1992, « L'analyse de conversation : une discipline de l'action sociale », *Quaderni*, 17, pp. 51-62.
- Cefaï D., Depraz N., 2001, « De la méthode phénoménologique dans la démarche ethnométhodologique », in de Fornel M., Ogien A., Quéré L., (eds), *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale*, Paris, La Découverte.
- Conein B., 2005, *Les Sens sociaux. Trois essais de sociologie cognitive*, Paris, Economica.
- Coulter J., 1991, « "Cognition" in an ethnomethodological mode », in Button G., (ed.) *Ethnomethodology and the Human Sciences*, pp. 176-195, Cambridge, Cambridge University Press.
- Cox G., Ashford T., 1998, « Riddle me this: The Craft and concept of animal mind », *Science Technology & Human Values*, 23, 4, pp. 425-438.
- Crist E., 1999, *Images of Animals: Anthropomorphism and Animal Mind*, Philadelphia, Temple University Press.
- Garfinkel H., Wieder L., 1992, « Two incommensurable, asymmetrically alternate technologies of social analysis », in Watson G., Seiler R., (eds), *Text in Context*, London, Sage, pp. 175-206.
- Garfinkel H., 2001, « L'ethnométhodologie et le legs oublié de Durkheim », in de Fornel M., Ogien A., Quéré L., (eds), *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale*, Paris, La Découverte.
- Garfinkel H., 2007 [1967], *Recherches en ethnométhodologie*, trad. fr. par L. Quéré et M. Barthélémy, Paris, Puf.
- Gilbert M., 2003, *Marcher ensemble : essais sur les fondements des phénomènes collectifs*, Paris, Puf.
- Goode D., 2007, *Playing with my Dog Katie. An Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press.
- Goodwin C., 2000, « Action and embodiment within situated human interaction », *Journal of Pragmatics*, 32, pp. 1489-1522.

- Gülich E., Mondada L., 2001, « Analyse conversationnelle », in Holtus G., Metzeltin M., Schmitt C., (eds), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, Tübingen, Niemeyer, Band I, 2, pp. 196-250.
- Kendon, A., 1967, « Some functions of gaze-direction in social interaction », *Acta Psychologica*, 26, pp. 22–63.
- Kendon, A., 1972, « Some relationships between body motion and speech. An analysis of an example », in Siegman A., Pope B., (eds), *Studies in Dyadic Communication*, Elmsford/New York, Pergamon Press, pp. 177-210.
- Laurier E., Maze R., Lundin J., 2006, « Putting the dog back in the park: Animal and human mind-in-action », *Mind, Culture and Activity*, 13, 1, pp. 2-24.
- Lemieux C., 2009, *Le Devoir et la grâce*, Paris, Economica.
- Liebal K., Call J., Tomasello M., 2004, « Use of gesture sequences in chimpanzees », *American Journal of Primatology*, 64, pp. 377–396.
- Lynch M., 1988, « Sacrifice and the transformation of the animal body into a scientific object: Laboratory culture and ritual practice in the neurosciences », *Social Studies of Science*, 18, 2, pp. 265-289.
- Lynch M., 1993, *Scientific Practice and Ordinary Action: Ethnomethodology and Social Studies of Science*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lynch M., 2002, « From naturally occurring data to naturally organized ordinary activities: Comment on Speer », *Discourse Studies*, 4, pp. 531-37.
- Lynch M., 2006, « Cognitive activities without cognition? Ethnomethodological investigations of selected 'cognitive' topics », *Discourse Studies*, 8, 1, pp. 95-104.
- MacMartin C., Coe J., Adams C., 2014, « Treating distressed animals as participants: I know responses in veterinarians' pet-directed talk », *Research on Language and Social Interaction*, 47, 2, pp. 151-174.
- Mead G.H., 2006, *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, Puf.
- Miklosi A., 2007, *Dog Behaviour, Evolution, and Cognition*, Oxford/États-Unis, Oxford University Press.
- Mitchell R. W., 2001, « 'Americans' talk to dogs: Similarities and differences with talk to infants' », *Research on Language and Social Interaction*, 34, 2, pp. 183-210.
- Mondada L., 2009, « The embodied and negotiated production of assessments in instructed actions », *Research in Language and Social Interaction*, 42, 4, pp. 329-361.
- Mondada L., Pekarek Doehler S., 2000, « Interaction sociale et cognition située : quels modèles pour la recherche sur l'acquisition des langues ? », *AILE (Acquisition et interaction en langue étrangère)*, 12, pp. 81-102.
- Mondémé C., 2013, *Formes d'interactions sociales entre hommes et chiens. Une approche praxéologique de la relation interspécifique*, Thèse de doctorat soutenue le 12 Juillet 2013, Ens de Lyon.
- Mondémé C., 2014, « 'Y'a un obstacle'. Partage perceptif et construction des savoirs pratiques », in Mondada L., (ed.), *Corps en Interaction : Participation, Spatialité, Mobilité*, Lyon, Ens Éditions, pp. 191-225.
- Pharo P., 1993, *Le Sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan.
- Rawls A. W., 1989, « Language, self, and social order: A re-evaluation of Goffman and Sacks », *Human Studies*, 12, 1, pp. 147-172.
- Rawls A. W., 2002, « L'émergence de la socialité : une dialectique de l'engagement et de l'ordre », *Revue du MAUSS*, 1, 19, pp. 130-149.
- Rawls, A. W., 2009, Two conceptions of social order: Constitutive orders of action, objects, and identities versus aggregate orders of individual action. *Journal of Classical Sociology*, 9, 500–520.
- Roberts F., 2004, « Speaking to and for animals in a veterinary clinic: A practice for managing interpersonal interaction », *Research on Language and Social Interaction*, 37, 4, pp. 421-446.
- Rossano F., 2013, « Sequence organization and timing of bonobo mother-infant interactions », *Interaction Studies*, 14, 2, pp. 160-189.
- Ryave L., Schenkein J. N., 1974, « Notes on the art of walking », in Turner R., (ed.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, England, Penguin, pp. 265-274.
- Sacks H., Schegloff E., Jefferson G., 1974, « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation », *Language*, 50, pp. 696-735.

- Sacks H., 1984, « Structure of social actions », in Atkinson M., Heritage J., (eds), *Studies in Conversation Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Schütz A., 1962, *Collected Papers. Vol. 1: The Problem of Social Reality*, The Hague, Martinus Nijhoff.
- Simmel G., 1999, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, trad. fr. par L. Deroche-Gurcel et S. Muller, Paris, Puf.
- Tannen D., 2004, « Talking the dog: Framing pets as interactional resources in family discourse », *Research on Language and Social Interaction*, 37, 4, pp. 399-420.
- Ten Have P., 2002, « The notion of member is the heart of the matter: On the role of membership knowledge in ethnomethodological inquiry », *Forum Qualitative Sozialforschung/ Forum: Qualitative Social Research*. [en ligne] <http://www.qualitative-research.net/fqs/fqs-eng.htm>.
- Watson R., 2001, « Continuité et transformation de l'éthnométhodologie », in de Fornel M., Ogien A., Quéré L., (eds) *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale*, Paris, La Découverte.
- Wieder L., 1980, « Behavioristic operationalism and life-world: Chimpanzees and chimpanzee-researchers in face-to-face interaction », *Sociological Inquiry*, 50, 3/4, pp. 75-103.
- Wittgenstein L., 2004, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.